

Georges de SCUDÉRY



# LA COMÉDIE DES COMÉDIENS

(incluant *L'Amour caché par l'Amour*)

# La Comédie des Comédiens

Poème de nouvelle invention

---

MDCXXXV

*À Paris, Chez Augustin Courbé, imprimeur et libraire de Monseigneur Frère  
du Roi, dans la petite salle du Palais, à la Palme.*

*À Monsieur,  
Monsieur le Marquis de Coalin,  
Colonel Général des Suisses*

Monsieur,

Si je ne savais bien que parmi les personnes illustres, la richesse des dons n'en fait pas la valeur, je n'aurais garde de vous offrir cette Comédie: elle est trop peu considérable pour un homme qui l'est tant, et je devrais avoir honte de ma hardiesse. Mais après les courtoisies dont je vous suis déjà redevable, j'espère que vous ne regarderez mon dessein plutôt que mon présent, que vous ouvrirez mon cœur avec mon livre, et que vous lirez dans l'un est dans l'autre que je suis, Monsieur,

votre très humble et  
très fidèle serviteur,  
*De Scudéry*

---

## Au Lecteur

C'est une maxime reçue entre les personnes qui se connaissent aux bonnes choses, que l'esprit de celui qui fait des vers, et qui les fait bien, doit être comme le Protée des Poètes, ou comme la matière première, capable de toutes formes : il faut qu'il sache faire parler des rois et des bergers, et les uns et les autres en des termes, qui conviennent à leurs conditions. Ainsi, le Dieu de la Poésie latine, que toute la terre adore encore sous le nom de Virgile, n'a pas manqué de suivre une règle si nécessaire aux bons ouvrages. Et qui prendra le soin de comparer le style pompeux et magnifique de l'*Énéide*, avec la douceur naïve des *Bucoliques*, jugera sans doute que mon opinion est bien fondée. Je ne tâche (Lecteur) de t'amener dans mon sens, par ce raisonnement, qu'afin que si la suite des temps te met en main après ma comédie, LIGDAMON, LE TROMPEUR PUNI, LE VASSAL GÉNÉREUX, ORANTE, LE FILS SUPPOSÉ, LE PRINCE DÉGUISÉ, LA MORT DE CÉSAR, ou celle de DIDON que je traite, tu ne t'étonnes point d'y voir une diversité si grande, soit aux pensées, soit en la façon de les exprimer. Quelques-uns de ces Poèmes, m'ont obligé de toucher en passant, la morale et la politique ; d'autres m'ont fait parler de l'art militaire par terre et par

mer ; les voyages de mes héros m'ont fait marquer la carte de leur navigation ; les aventures des personnes illustres m'ont donné les grandes et les fortes passions que demande une douleur éloquente ; et de cette sorte, j'ai tâché de n'être point ignorant dans les sciences et dans les Arts, qui se sont trouvés comme enchaînés avec les sujets que j'ai voulu prendre. Que si tu ne rencontres pas un de ces ornements en cette pièce, tu te souviendras, s'il te plaît, qu'aux autres, ce sont des princes et des rois qui parlent, et qu'en celle-ci ce sont des comédiens et des bergers, mais comédiens et bergers, qui ne sont pas pourtant du commun, et qui t'entretiendront assez agréablement des choses qui regardent leur profession et leurs amours. En un mot j'ose croire que cette peinture a ses grâces aussi bien que la plus achevée des miennes. L'invention en est nouvelle, et si je ne me trompe, divertissante. Elle tient quelque chose de ce genre de poème, que les Italiens appellent *capriccioso*. Si l'impression la fait aussi bien réussir que le théâtre, je ne plaindrai pas quinze jours que ma coûté sa production. C'est ce que je dois apprendre de la voix publique, dont la tienne fait une partie. Mais de grâce sois juste et clément pour cet ouvrage, c'est-à-dire estime ce qu'il a de bon, et pardonne moi des fautes que tu ne verras que parce que je ne les ai point vues.

# La Comédie des Comédiens

---

## PERSONNAGES

*BELLE-OMBRE*

*HARLEQUIN*

*Le TAMBOUR*

*BELLE-FLEUR*

*BELLE-ÉPINE*

*La FEMME de BELLE-ÉPINE*

*BEAU-SÉJOUR*

*BEAU-SOLEIL*

*La FEMME de BEAU-SOLEIL*

*Monsieur de BLANDIMARE*

*Son HÔTE*

## PROLOGUE

Monsieur de BLANDIMARE

Non, je ne ferai rien; tenez, reprenez vos habits : je ne veux point être fou par compagnie, et je ne saurais me résoudre à tromper tant d'honnêtes gens, comme je vois qu'il y en a ici. Je ne sais (Messieurs) quelle extravagance est aujourd'hui celle de mes Compagnons, mais elle est bien si grande, que je suis forcé de croire, que quelque charme leur dérobe la raison, et le pire que j'y vois, c'est qu'ils tâchent de me la faire perdre, et à vous autres aussi. Ils veulent me persuader que je ne suis point sur un théâtre ; ils disent que c'est ici la ville de Lyon, que voilà une hôtellerie, et que voici un jeu de paume, où des Comédiens qui ne sont point nous, et lesquels nous sommes pourtant, représentent une Pastorale. Ces insensés ont tous pris des noms de guerre, et pensent vous être inconnus, en s'appellant Belle-Ombre, Beau-Soleil, Beau-Séjour, et d'autres encore tous semblables ; ils veulent que vous croyiez être au bord du Rhône, et non pas à celui de la Seine ; et sans partir de Paris, ils prétendent vous faire passer pour des habitants de Lyon. À moi-même ces Messieurs des Petites-Maisons me veulent persuader que la métempsycose est vraie, et que par conséquent Pythagore était un

évangéliste, car ils disent que je suis un certain monsieur de Blandimare, bien que je m'appelle véritablement Mondory<sup>1</sup>. Et voyez s'ils ont le sens bien égaré, ils doivent faire passer ici un tambour et un Harlequin, comme le pratiquent les petites troupes dedans les petites villes. N'est-ce pas se faire tort, et vous offenser aussi ? Mais ce n'est point encore tout, leur folie va bien plus avant, car la pièce qu'ils représentent ne saurait durer qu'une heure et demie, mais ces insensés assurent qu'elle en dure vingt et quatre, et ces esprits dérégés appellent cela suivre les règles. Mais s'ils étaient véritables, vous devriez envoyer quérir à dîner, à souper, et des lits. Jugez si vous ne seriez pas couchés bien chaudement, de dormir dans un Jeu de Paume. Enfin leur manie m'oblige à faire un voyage à Saint-Mathurin pour eux, où je m'en vais, et cependant (Messieurs) ne les croyez pas, quoiqu'ils puissent dire. Car je meure s'il y aura rien de véritable. Mais il est bien tard pour partir et le Soleil s'abaisse fort, de sorte que puisque je suis contraint de remettre mon voyage à demain, il faut nécessairement que je m'accommode pour aujourd'hui à l'humeur de ces Passerellis. Car elle se peut vaincre par la douceur

---

<sup>1</sup> Mondory - Guillaume Desgilbert, comédien (1594-1653), interprète de Mairêt, Scudéry, Corneille, Rotrou ; il tint le rôle de Rodrigue à la première du Cid de Corneille



et s'irrite par la résistance, et de peur de les mettre en mauvaise, ne dites mot je vous supplie, parce qu'étant mélancoliques, ils sont amateurs du silence.

---

## ACTE PREMIER

### *SCÈNE PREMIÈRE*

BELLE-OMBRE

Je meure s'il n'est vrai que tout ce qui reluit n'est pas or, et que les belles apparences sont le plus souvent trompeuses. Avant qu'avoir goûté la forme de vie que je mène, je me l'imaginai la plus agréable de toutes, et je croyais indubitablement la comédie aussi plaisante à faire qu'à voir ; mais l'expérience m'a contraint de changer d'opinion, et certes il faudrait que j'eusse le goût bien malade pour ne savoir pas faire la différence de ces deux choses, puisque l'une commence, continue, et finit avec plaisir, et que l'autre au contraire, est suivie de mille incommodités. Ce n'est pas que la qualité que nous avons de bourgeois de l'univers, ou de Citoyens du Monde, ne soit capable de contenter l'esprit d'un jeune homme par les diversités qu'elle présente à la curiosité comme à sa vue ; mais ce peu de douceur est mêlé de tant d'amertume, et ces roses accompagnées de tant d'épines, qu'il est impossible de prendre l'une sans dégoût, ni de toucher aux autres sans piquûre. Quoi que le personnage que je joue à cette porte ne soit pas le plus honorable, il est pourtant le plus utile, et comme il fait la part à mes

compagnons, je n'ai pas la mémoire si mauvaise que j'oublie à faire la mienne bonne ; mais le malheur est, que mon industrie ne trouve point où agir pleinement, à cause de l'humeur de ces habitants, plus froide que la saison où nous sommes ; de sorte que si ce désordre continue, Belle-Ombre, je pense que le meilleur sera de nous y tenir, c'est à dire d'aller revoir les clochers de notre ville, et demeurer à la maison clos et couvert de peur du hâle. Mais voici notre tambour et notre Harlequin revenus, et je pense, puisque je ne vois venir personne, que le bruit qu'ils ont fait par les rues n'aura pas été plus persuasif, que les menteries de l'affiche.

## SCÈNE SECONDE

HARLEQUIN, LE TAMBOUR

HARLEQUIN

Nous pouvons bien bander notre caisse et notre tambour débander la sienne, car désormais je ne vois point d'apparence que nous fassions rien ici. Il n'est grande ni petite rue que nous n'ayons visitée quatre fois, avec plus de soin que si nous eussions eu ordre du Magistrat de faire la patrouille, mais le tout inutilement, et puissé-je ne souper d'aujourd'hui, à voir le peu d'émotion que ma présence leur apporte, si l'on ne dirait que je suis bourgeois comme eux, ou qu'ils sont tous Harlequins comme moi. Il n'est pas jusqu'aux petits enfants qui ne soient fols à force d'être sages, et je puis dire sans vanité que jamais homme de ma condition ne se vit si mal accompagné. J'ai même plus fait que ne porte ma commission, car ce que les affiches leur montrent par les yeux, j'ai tâché de le leur apprendre par les oreilles, et cette ville n'a point de carrefour, où je n'ai fait le crieur public ; mais je pense qu'ils ont tous voyagé en Egypte, et que le bruit des cataractes du Nil leur a dérobé l'ouïe.

## SCÈNE TROISIÈME

TOUS LES COMÉDIENS

BELLE-FLEUR

Ha, ha, te voilà sur l'histoire, à ce que j'entends.

HARLEQUIN

Oui ; et plus véritable à mon grand regret que celle de Pline, qui rapporte ce que je viens de dire, car il est indubitable, que nous ne gagnerons rien ici.

BELLE-ÉPINE

Voilà les plus mauvaises nouvelles que tu nous pouvais apprendre ; il est vrai qu'elles ne me surprennent point, car je les avais bien prévues.

BEAU-SÉJOUR

Voici un de ces prophètes qui prédisent les choses arrivées. Eh, Tiercelet de Nostradamus<sup>2</sup>, si

---

<sup>2</sup> Nostradamus - Astrologue né en 1503, à Saint-Rémi-en-Provence, d'une famille juive, mort en 1566, il étudia la médecine à Montpellier, s'établit à Salon, où il ne tarda pas à se faire une grande réputation comme médecin. Il combattit les épidémies à Aix et Lyon, mais fut obligé de s'éloigner à cause de la jalousie de ses confrères. Dans sa retraite, il s'imagina être doué du don de prophétie et publia sous le titre de Centuries un recueil de prédictions qui obtint le plus grand succès

vous prévoyiez le malheur de la troupe, que ne l'en avertissiez-vous ?

BELLE-ÉPINE

Ce qui m'en empêcha fut que je connaissais que j'ai parmi vous autres le malheur de Cassandre<sup>3</sup>, qui bien que toujours véritable, ne fut pourtant jamais crue ; mais vous pourriez bien avoir la punition des Troyens, il est vrai que j'y aurais ma part comme elle.

BEAU-SOLEIL

Voilà, à mon avis, le plus grand nombre de tes humanités et de tes fleurs de rhétorique étalé, et pour peu qu'on te pressât encore, tu serais contraint de recourir à l'éloquence de ton pays, c'est-à-dire aux phrases périgourdines.

La FEMME de BELLE-ÉPINE

Monsieur de Beau-Soleil, si mon mari n'a pas la langue si bien pendue que vous, il a d'autres parties en lui qui le rendent recommandable.

---

<sup>3</sup> Cassandre - Fille de Priam et d'Hécube. Apollon amoureux de cette princesse, lui avait permis de lui demander tout ce qu'elle voudrait pour le prix de sa complaisance ; elle le pria de lui accorder le don de prophétie ; mais lorsqu'Apollon eut rempli sa promesse, elle refusa de tenir sa parole, et le dieu, ne pouvant lui ôter le don de prédire, empêcha que ses prédictions fussent jamais crues

## La FEMME de BEAU-SOLEIL

Nous le devons croire puisque vous le dites, Mademoiselle de Belle-Épine, car il n'en a point de si cachées dont vous ne puissiez parler comme savante.

## BELLE-OMBRE

La repartie n'est pas mauvaise, mais elle me semble un peu bien libre pour une femme.

## La FEMME de BEAU-SOLEIL

Les eaux dormantes ne sont pas les plus saines, et la vertu se trouve pour le moins aussi souvent dans un esprit libre que parmi ces âmes retenues qu'on a droit de soupçonner d'hypocrisie ; mais c'est une erreur où tombe presque tout le monde, pour ce qui regarde les femmes de notre profession, car ils pensent que la farce est l'image de notre vie, et que nous ne faisons que représenter ce que nous pratiquons en effet. Ils croient que la femme d'un de vous autres, l'est indubitablement de toute la troupe ; et s'imaginant que nous sommes un bien commun, comme le Soleil ou les Éléments, il ne s'en trouve pas un qui ne croie avoir droit de nous faire souffrir l'importunité de ses demandes, et certes c'est bien de là que procède la plus fâcheuse chose qui s'éprouve à notre condition : car comme nos

chambres tiennent des temples, en ce qu'elles sont ouvertes à chacun, pour un honnête homme qui nous y visite, il nous faut endurer les impertinences de mille qui ne le sont pas ; l'un viendra branler les jambes toute une après-dînée sur un coffre sans dire mot, seulement pour nous montrer qu'il a des moustaches, et qu'il les sait relever ; l'autre un peu moins rêveur que celui-ci, mais non pas plus habile homme, fera toute sa conversation de bagatelles, aussi peu considérables que son esprit : et tranchant de l'officieux, il voudra placer une mouche sur la gorge, mais c'est à dessein d'y toucher ; il voudra tenir le miroir, attacher un nœud, mettre de la poudre aux cheveux, et prenant sujet de parler de toutes ces choses, il le fait avec des pointes aussi nouvelles, et aussi peu communes que la Guimbarde, ou Lanturlu<sup>4</sup>. Le troisième, prenant un ton plus haut et trop fort pour son haleine, s'engage inconsidérément à la censure des poèmes que nous aurons représentés : l'un sera trop ennuyeux pour sa longueur, l'autre manque de jugement en sa conduite, celui-là est plat et trop stérile en pensées, celui-là au contraire à force d'en avoir s'embarrasse et parle Galimatias ; un est défectueux en ce qu'il ne s'attache pas aux règles des anciens, ce qui

---

<sup>4</sup> Lanturlu - Mot dont on se sert pour se moquer de ce qu'on dit. C'est aussi une sorte de vaudeville, fait du temps du Cardinal de Richelieu



témoigne son ignorance ; l'autre pour les avoir trop religieusement observées, est froid et presque du tout sans action ; celui-ci ne lie pas son discours, et fait des fautes au langage, celui-là n'a pas la politesse de la Cour ; l'un manque des ornements de la poésie ; l'autre est trop abondant en fables, ce qui sent plus le pédant que l'honnête homme, et plus l'huile que l'ambre gris ; enfin, il n'en échappe pas à la langue de ce critique, qui faisant ainsi le procès à tant de bons esprits sans les ouïr en leurs défenses, montre qu'il est aussi mauvais juge en matière de vers, que le sont en la connaissance de l'honnêteté des femmes, ceux qui nous soupçonnent d'en manquer.

#### BELLE-FLEUR

Je meure si elle n'habille ses raisons de bonne grâce ; et bien que cinq heures aient sonné, depuis qu'elle parle je m'étais résolu de ne l'interrompre point ; mais puisqu'une femme a pu s'imposer silence elle-même, faisons en autant, et rentrons ; et bien que nous ayons accoutumé ailleurs d'avoir achevé à cette heure, ne laisse pas, Belle-Ombre, de te tenir encore quelque temps à la porte ; car peut-être, ce que nous jugeons stupidité ne se trouvera que paresse, et le bien ne vient jamais tard quand il arrive.

BELLE-OMBRE

Si nous nous repaissons de cette espérance seule, nous avons la mine de ne souper que de vent.

## SCÈNE QUATRIÈME

MONSIEUR DE BLANDIMARE, L'HÔTE

MONSIEUR de BLANDIMARE

Il faut avouer que la jeunesse et la prudence, ne se trouvent que bien rarement ensemble. Comme en cet âge bouillant le corps est rempli de force, l'esprit l'est d'inconsidération. On n'a pour but que les délices, sans songer à l'utile ni à l'honnête ; et flattant la folie de ses pensées, on croit que tout ce qui plaît est permis. J'ai tiré la preuve de ce que je dis dans notre famille même, car feu mon frère d'Ollinville que vous connaissiez, mon hôte, n'a laissé qu'un fils à sa mort héritier de tous ses biens, et des miens encore puisque je ne me marierai jamais, qui suivant les caprices qui l'emportent loin de la raison a déjà fait mille saillies. Les Lettres où nous le destinions lui ont semblé une occupation trop basse, et trop endormie pour sa vivacité. Il a voulu porter les armes, et le faisant, a couru toute l'Europe ; et certes comme ce métier n'était pas indigne de sa naissance, nous supportions son erreur. Mais lorsque nous pensions qu'il dût faire sa retraite, il est reparti de nouveau sans que nous ayons pu découvrir sa route ; et mon frère m'ayant supplié en mourant d'avoir soin d'en faire la recherche,

il n'est forme de vie où la débauche puisse réduire un jeune homme dans laquelle je n'aie tâché de le rencontrer, mais tout inutilement ; de sorte qu'en-nuyé d'un si long voyage, enfin me voici dans Lyon, mais si las, qu'il ne m'est pas possible d'en partir de deux ou trois jours, pour revoir après notre ville, la plus belle du monde, Paris.

L'HÔTE

Monsieur, je suis marri que vos peines n'ont été plus fructueuses ; mais il faut s'armer de patience, et vous divertir. Les affiches que vous voyez à ce coin vous montrent qu'il y a des comédies en cette ville, et le jeu de Paume où ils représentent n'est qu'à trois pas d'ici. Vous ferez bien d'y aller prendre votre part du passe-temps.

MONSIEUR de BLANDIMARE

Quoi que je n'aie pas grande envie de rire, je suivrai pourtant votre conseil, et je m'y en vais.

L'HÔTE

Et moi vous faire à souper pour le retour.

## SCÈNE CINQUIÈME

BELLE-OMBRE, MONSIEUR de BLANDIMARE

BELLE-OMBRE

Je crois que toute la ville est en dévotion aujourd'hui, et qu'on leur a ordonné, pour se mortifier, de ne venir point à la comédie. Enfin la patience m'échappe ! Mais silence, voici un oiseau qui a la mine de se venir jeter dans nos filets. Peut-être comme les canards, les autres feront le même à son exemple.

MONSIEUR de BLANDIMARE

*(Il lit l'affiche)*

LES COMÉDIENS DU ROY. Ho ! cela s'entend sans le dire. Cette qualité, et celle de Gentilhomme ordinaire de la Chambre, sont à bon marché maintenant. Mais aussi les gages n'en sont pas grands ; que prend-on ?

BELLE-OMBRE

Huit sols<sup>5</sup>.

MONSIEUR de BLANDIMARE

Commencera-ton bientôt ?

---

<sup>5</sup> Sol - Pièce de menue monnaie qui vaut douze deniers

BELLE-OMBRE

Oui Monsieur, on s'y en va. Toute la compagnie est dans un Jeu de Paume voisin, et comme elle viendra tout à coup, entrez et retenez place de bonne heure.

MONSIEUR de BLANDIMARE

Ô Dieu, qu'est-ce que je vois ? Suis-je endormi, ou si c'est une illusion ? Es-tu mon neveu, ou quelque Démon sous sa forme ?

BELLE-OMBRE

Mon oncle je vous demande pardon, encore que j'aie peine à croire que ce que je fais soit une faute.

MONSIEUR de BLANDIMARE

Et c'est là ce que je vois de pire, d'autant que tu tombes en sens réprouvé. Tu ne crois point avoir failli en te faisant portier de comédie. Ha ! certes, voilà une belle métamorphose, bien qu'elle ne soit pas dans Ovide<sup>6</sup>, qui d'un Gentilhomme de bonne maison a fait en toi un voleur.

BELLE-OMBRE

Ha ! mon oncle, Dieu me damne si je le suis.

---

<sup>6</sup> *Les Métamorphoses* d'Ovide est un ouvrage de grand renom qui décrit les aventures des Dieux et héros antiques

MONSIEUR de BLANDIMARE

Ô mon ami, ne jure point une chose qu'on ne peut croire. Les portiers ne sont pas reçus à se purger par serment sur ce sujet. L'occasion est trop belle, la tentation de l'argent trop puissante, et le larcin de cette nature trop difficile à prouver. En un mot, le titre de voleur est une qualité annexée à celle de portier de comédie, et un homme fidèle de cette profession est comme la pierre philosophale, le mouvement perpétuel, ou la quadrature du cercle ; c'est à dire, une chose possible et non trouvée.

BELLE-OMBRE

Mais mon oncle, est-on blâmable pour être comédien ?

MONSIEUR de BLANDIMARE

La question que tu me fais n'est pas si aisée à résoudre qu'on le puisse faire dans la rue ; il y a beaucoup de raisons, pour et contre, et de plus, tel se nomme comédien qui n'est rien moins que cela. Et je vois bien, même, que je n'apprendrai d'aujourd'hui sur votre théâtre si tes compagnons ont droit à cette qualité ou s'ils l'usurpent : car je n'aperçois venir personne, et j'ai bien remarqué que le Jeu de Paume voisin était un tour de ton métier. Mais ce

que je veux que tu fasses est que tu te souviennes que je loge à la Pomme de Pin<sup>7</sup>, et qu'à ce soir tu m'y conduise toute la troupe pour venir souper avec moi. Peut-être ma conversation ne leur sera pas inutile. Adieu.

### BELLE-OMBRE

Très humble serviteur, mon oncle. Jamais je ne me trouvai si empêché de ma contenance, mais puisque je ne fais plus rien ici, allons rejoindre nos messieurs et leur rendre compte de mon aventure.

---

<sup>7</sup> Pomme de pin - Cabaret parisien qui est vis-à-vis de l'église de la Madeleine, près du pont Notre-Dame



## ACTE DEUXIÈME

### *SCÈNE PREMIÈRE*

MONSIEUR de BLANDIMARE, TOUS LES COMÉDIENS

MONSIEUR de BLANDIMARE

Qu'on apporte à laver, nous ne faisons plus rien à table. Ça, donnez-moi la main, Mademoiselle de Beau...

La FEMME de BEAU-SOLEIL

De Beau-Soleil, à votre service Monsieur.

MONSIEUR de BLANDIMARE

La faute de ma mémoire est fort excusable, car toutes les terres des comédiens ont tant de rapport aux noms qu'il est bien difficile qu'on ne les prenne l'un pour l'autre. Monsieur de Bellerose, de Belleville, Beauchâteau, Belleroche, Beaulieu, Beaupré, Belle-Fleur, Belle-Épine, Beau-Séjour, Beau-Soleil, Belle-Ombre enfin, eux seuls possèdent toutes les beautés de la nature.

La FEMME de BEAU-SOLEIL

Pour nous punir en quelque façon de la faute que nous avons commise en recevant Monsieur votre

neveu, votre bel esprit a semblé avoir pris à tâche, pendant tout le souper, le mépris de la comédie. Mais nous nous en consolons par la connaissance que nous avons de la bonté de votre jugement, qui sans doute, vous fait avoir dans l'âme des sentiments de notre profession tous contraires à ce que la raillerie vous met à la bouche sur ce sujet.

### MONSIEUR de BLANDIMARE

Tant s'en faut que je la méprise, que je tiens qu'à moins que d'avoir renoncé au sens commun, il n'est pas possible qu'on ne l'estime quand elle est bien faite. Mais je vous dirai librement que j'ai le même goût pour les comédies que pour les vers, pour les melons, et pour les amis ; c'est-à-dire que s'ils ne sont excellents, ils ne valent rien du tout. Il y a des choses d'une nature si relevée que la médiocrité les détruit ; et à n'en point mentir, il faut tant de qualités à un Comédien pour mériter celle de bon, qu'on ne les rencontre que fort rarement ensemble. Il faut premièrement que la nature y contribue en lui donnant la bonne mine ; c'est ce qui fait la première impression dans l'âme des spectateurs : qu'il ait le port du corps avantageux, l'action libre, et sans contrainte ; la voix claire, nette, et forte ; que son langage soit exempt des mauvaises prononciations et des accès corrompus qu'on acquiert dans les

Provinces, et qu'il se conserve toujours la pureté du français ; qu'il ait l'esprit et le jugement bon, pour l'intelligence des vers et la force de la mémoire, pour les apprendre promptement et les retenir après toujours ; qu'il ne soit ignorant ni de l'histoire, ni de la fable, car autrement il fera du Galimatias malgré qu'il en ait, et récitera des choses bien souvent à contre-sens et aussi hors de ton qu'un musicien qui n'a point d'oreille ; ses actions mêmes seront comme les pas d'un mauvais baladin qui saute une heure après la cadence, et de là vient tant de postures extravagantes et tant de lever de chapeau hors de saison, comme on en voit sur les théâtres. Enfin, il faut que toutes ces parties soient encore accompagnées d'une hardiesse modeste qui, ne tenant rien de l'effronté ni du timide, se maintienne dans un juste tempérament ; et pour conclusion, il faut que les pleurs, le rire, l'amour, la haine, l'indifférence, le mépris, la jalousie, la colère, l'ambition, et bref que toutes les passions soient peintes sur son visage chaque fois qu'il le voudra. Or jugez maintenant, si un homme de cette sorte est beaucoup moins rare que le Phœnix ?

### BEAU-SÉJOUR

Ce que vous nous venez de dire est l'idée de la perfection, qui ne se trouve point aux hommes ;

mais si, j'ose bien assurer que notre troupe n'en est pas tant éloignée. Et comme vous savez parfaitement faire le discernement des bonnes et des mauvaises choses, si vous nous aviez vu représenter, peut-être seriez-vous de mon avis.

MONSIEUR de BLANDIMARE

À dire vrai, l'on connaît le Lion par l'ongle. Mais les nuits sont longues et ennuyeuses. Quand vous m'aurez fait la faveur d'en employer une demi-heure à réciter des vers devant moi, il nous restera encore assez pour dormir.

BELLE-ÉPINE

Vous pouvez tout sur notre obéissance.

MONSIEUR de BLANDIMARE

Quelles pièces avez-vous ?

BELLE-FLEUR

Toutes celles de feu Hardy<sup>8</sup>.

---

<sup>8</sup> Hardy Alexandre (15??-1630) - Auteur célèbre de tragédies sous le règne d'Henri IV. Il aurait écrit plusieurs centaines de pièces mais il n'en est resté qu'une quarantaine. Il est le prédécesseur des Corneille, Rotrou, Scudéry...

## MONSIEUR de BLANDIMARE

Il faut donner cet aveu à la mémoire de cet auteur, qu'il avait un puissant génie et une veine prodigieusement abondante (comme huit cents poèmes de sa façon en font foi), et certes à lui seul appartient la gloire d'avoir le premier relevé le théâtre français tombé depuis tant d'années. Il était plein de facilité et de doctrine, et quoi qu'en veuillent dire ses envieux, il est certain que c'était un grand homme. Et s'il eût aussi bien travaillé par divertissement que par nécessité, ses ouvrages auraient sans doute été inimitables ; mais il avait trop de part à la pauvreté de ceux de sa profession, et c'est ce que produit l'ignorance de notre siècle et le mépris de la vertu.

## BEAU-SOLEIL

Nous avons encor tout ce jeu imprimé, *La Pyrame* de Théophile, poème qui n'est mauvais qu'en ce qu'il a été trop bon, car excepté ceux qui n'ont point de mémoire, il ne se trouve personne qui ne le sache par cœur, de sorte que ses raretés empêchent qu'il ne soit rare. Nous avons aussi la *Sylvie*, la *Chriséide*, et la *Sylvanire*, *Les Folies* de Cardenio, *L'infidèle Confidente*, et la *Philis* de Scire, les *Bergeries* de Monsieur de Racan, *Ligdamon*, *le Trompeur Puni*, *Mélite*, *Clitandre*, *la Veuve*, *la Bague de*

*l'oubli*, et tout ce qu'ont mis en lumière les plus beaux esprits du temps<sup>9</sup>. Mais pour maintenant, il suffira que nous vous fassions ouïr une *Églogue Pastorale* de l'auteur du *Trompeur puni*. Nous l'avons apprise parce qu'elle est bonne, et sans dessein de nous en servir au théâtre, pour lequel elle n'a pas été composée. Prenez la peine de l'entendre.

MONSIEUR de BLANDIMARE

Vous n'avez pas mal choisi pour rencontrer mon approbation, car ce gentilhomme dont vous parlez est, à mon gré, un de ceux qui portent une épée qui s'aide le mieux d'une plume. Mais commencez quand il vous plaira.

---

<sup>9</sup> *Ligdamon* et *Le Trompeur puni* sont de Scudéry lui-même. *Mélite*, *Clitandre* et *La Veuve* sont de Pierre Corneille

# SCÈNE SECONDE

## ÉGLOGUE

TANCRÈDE, IRIS, ALCIDON, CLORICE

TANCRÈDE

Que faites-vous Iris dans cette forêt sombre  
Où nul soleil que vous n'a jamais pénétré ?

IRIS

J'y cherchais ce qui fuit, c'est à dire de l'ombre,  
Et fuyais seulement ce que j'ai rencontré.

CLORICE

Plus parfait que Pâris, cher miracle des hommes,  
Pourquoi haïssez-vous mon visage et mon nom ?

TANCRÈDE

Si j'étais ce Troyen, et que j'eusse cent pommes<sup>10</sup>,  
Vous en auriez autant que Pallas, que Junon.

ALCIDON

Reine de mes désirs, tu te vois refusée,  
Et moi qui te chéris, je me vois méprisé.

CLORICE

Si guérir d'un refus est chose tant aisée,  
Que ne te guéris-tu, te voyant refuser ?

---

<sup>10</sup> Pâris - Prince troyen qui dut élire la déesse la plus belle en lui offrant une pomme ; il choisit Vénus

IRIS

Quitte, cher Alcidon, quitte cette farouche  
Qui ne mérite pas de captiver ta foi.

ALCIDON

Veux-tu que la raison se trouve dans ta bouche ?  
Ne me parle point d'elle, et dis cela de toi.

TANCRÈDE

Ha ! glaçon animé, tu veux meurtrir Tancrede.  
Ton abord méprisant en porte la façon.

IRIS

Berger, ne te plains pas de me rencontrer frère<sup>11</sup>.  
Il faut que je le sois, si je suis un glaçon.

CLORICE

Las, réponds à ma voix, alors qu'elle t'approche :  
Un rocher endurci, ne doit pas craindre l'air<sup>12</sup>.

TANCRÈDE

Discours doncques fort peu, car étant une roche,  
Après deux ou trois mots je ne puis plus parler.

ALCIDON

Puisque tous mes souhaits ont la raison pour règle,  
Permetts moi de te voir, bel astre, sans parler.

CLORICE

Ferme plutôt les yeux car, n'étant point une aigle,

---

<sup>11</sup> Frède - Froide

<sup>12</sup> « Air » est noté « aer » dans l'édition originale



Je pourrais t'aveugler si je suis un soleil.

IRIS

Ingrat, si tu me fuis, le torrent de mes larmes  
Te suivra pas à pas afin de t'abîmer.

ALCIDON

Cherche ailleurs que dans l'eau du secours et des armes,  
Car le feu que je sens pourrait tarir la Mer.

TANCRÈDE

Enfin je ne puis plus souffrir ton arrogance.  
Adieu, méchante Iris, qui ma raison surprit.

IRIS

Va, ne me blâme point de cette répugnance  
Qui vient de mon mérite et de ton peu d'esprit.

CLORICE

Enflammé d'un dépit que tu portes dans l'âme,  
Souffre-moi de te suivre et de te consoler.

TANCRÈDE

On ne m'approche point puisque je suis de flamme,  
Ou bien ne te plains plus si tu te sens brûler.

ALCIDON

Elle court en pleurant après un insensible ;  
Arrête ce ruisseau qui te fera mourir.

CLORICE

Tu demandes, Berger, une chose impossible.  
Où vois-tu qu'un ruisseau puisse être sans courir ?

IRIS

Ha ! cruel Alcidon, tu vas fuyant, infâme,  
Mais en vain ; je t'aurai, d'un cours précipité.

ALCIDON

Fâcheuse, tu dis vrai, car étant une femme,  
Rien ne peut s'égalier, à ta légèreté.

## SCÈNE TROISIÈME

MONSIEUR de BLANDIMARE, TOUS LES COMÉDIENS

MONSIEUR de BLANDIMARE

Ha, certes il faut avouer que voilà réciter de bonne grâce ! Et qu'en vous autres j'ai trouvé ce que je cherchais depuis si longtemps. Non, non, je lève le masque, et je vous fais réparation d'honneur pour ce que j'ai dit en soupant, encore que ma Satire ne s'adressât point à la profession, mais seulement à ceux qui s'en acquittent mal. Car il faudrait être privé de raison pour mépriser une chose tant estimable, la COMÉDIE, qui a été en vénération dans tous les siècles où les sciences fleurissaient, le divertissement des Empereurs et l'entretien des bons esprits, le TABLEAU des passions, l'image de la vie humaine, l'Histoire parlante, la Philosophie visible, le fléau du vice et le trône de la vertu ! Non, non tant s'en faut qu'elle me soit en horreur que voyant comme elle est en son lustre parmi vous, je loue le jugement de mon neveu de s'être mis en votre Troupe ; et pour vous montrer que j'ai ce que je dis aussi bien dans le cœur que dans la bouche, et que bien loin de soupçonner votre profession d'ignominie je la tiens fort glorieuse, je la veux embrasser moi-même si vous me voulez recevoir.

BEAU-SOLEIL

Monsieur, nous acceptons cet honneur avecques joie, et nous en reconnaissons indignes.

MONSIEUR de BLANDIMARE

Mais n'avez-vous point de poème qui n'ait déjà été vu ?

BEAU-SOLEIL

Oui, Monsieur, il nous reste une

TRAGI-COMÉDIE PASTORALE

intitulée :

*L'AMOUR CACHÉ PAR L'AMOUR*

MONSIEUR de BLANDIMARE

Elle est de ma connaissance, et de la composition de celui dont nous avons parlé. Il m'a fait la faveur de me la donner écrite de sa main. C'est un poème à l'Espagnole, de trois actes, mis par lui dans la règle des vingt et quatre heures. Et comme je vous ai dit que je chéris tout ce qui vient de cet auteur, peu s'en faut que je ne le sache entier, de sorte que, si vous trouvez bon, j'en jouerai demain un rôle pour faire mon coup d'essai.

BELLE-ÉPINE

C'est à vous d'ordonner tout ce qui vous plaira dans la Troupe. Mais craignant de vous apporter de l'importunité, nous allons vous donner le bonsoir.

MONSIEUR de BLANDIMARE

Je ne vous prie point de coucher ici, parce que vous serez plus commodément chez vous ; mais pour ces Demoiselles, à qui le serein pourrait faire mal en s'en allant, je leur offre et ma chambre, et mon lit, s'il leur agréé.

La FEMME de BEAU-SOLEIL

Sans accepter cette courtoisie, nous vous en restons obligées, nous doutant bien que nos maris s'y opposeraient.

MONSIEUR de BLANDIMARE

Adieu Mesdames, bonsoir Messieurs.

BEAU-SOLEIL

Monsieur nous sommes vos très-humbles serviteurs.

---

# L'Amour caché par l'amour

*Tragi-comédie pastorale*

---

*Les Acteurs :*

Le PROLOGUE

L'ARGUMENT

FLORINTOR

PIRANDRE

ISOMÈNE

MÉLISÉE

TARAMINTE, père de Florintor

ALPHANGE, père de Pirandre

LUSIMANT, oncle de Mélisée

ALLIANTE, mère d'Isomène

*La scène est en Forez*

---

Le PROLOGUE, L'ARGUMENT

Le PROLOGUE

Messieurs...

L'ARGUMENT

Mesdames...

Le PROLOGUE

Cet ancien philosophe grec avait raison...

L'ARGUMENT

Taraminte, berger de Forez...

Le PROLOGUE

Qui disait que les hommes...

L'ARGUMENT

N'ayant qu'un fils nommé Florintor...

Le PROLOGUE

Quel est cet épouvantail de chènevière qui vient ici m'interrompre ?

L'ARGUMENT

Et qui est ce revêtu de la friperie qui le demande de si mauvaise grâce ?

Le PROLOGUE

Ne me connais-tu pas à l'habit sans que je me nomme ?

## L'ARGUMENT

Non, mon ami, je te le jure, et il y a déjà longtemps qu'on ne peut plus connaître en France les conditions par l'habit.

## Le PROLOGUE

Pour suppléer charitablement à ton ignorance, je t'apprends que je suis le Prologue.

## L'ARGUMENT

Et moi, je suis l'Argument.

## Le PROLOGUE

Je ne sais qui t'amène ici, toi qui es la plus inutile pièce d'un poème.

## L'ARGUMENT

Et je ne sais qui t'y peut conduire, toi qui es la moins nécessaire.

## Le PROLOGUE

Eh ! va te cacher dans la presse, va te barbouiller d'encre d'imprimerie et te vêtir de papier ou de parchemin si tu veux être reconnu ; il est vrai que bien que tu sois sur un théâtre, on te peut croire dans un livre parce que tu es couvert de veau.

## L'ARGUMENT

Quoi que j'aie les injures en main aussi bien que toi, si te veux-je payer en meilleure monnaie, et te dire que bien que nous soyons en un temps où la coutume est aussi forte que la loi, si ne saurai-je me résoudre à estimer cette vieille espèce de Prologue que l'usage sans doute faisait attendre de toi à



ces Messieurs. Ces selles à tous chevaux me déplaisent, et je trouve qu'il vaut mieux réussir avec moins de gloire qu'en matière de prose parler comme un perroquet. Se pique qui voudra d'un effort de mémoire en cette occasion, c'est aux vers que je réserve la mienne ; et quelques grands que soient les esprits de nos auditeurs, il faut que tu te croies bien privé de sens commun en jugeant qu'il t'est absolument nécessaire de dire une chose étudiée quand tu les veux entretenir. La naïveté a bien aussi bonne grâce que l'artifice, et les beautés nues ne se font pas des moins excellents traits de la peinture. Et confessez la vérité, Messieurs : ne le trouveriez-vous point ridicule si, se mettant sur le haut style, comme il avait déjà commencé quand je suis venu, pour paraître ce qu'il n'est pas (je veux dire docte), il vous allait citer deux cents auteurs, lesquels il n'a lus de sa vie, ni peut-être vous aussi. Ne serait-ce pas vous assassiner par l'oreille que de vous faire des compliments au vieux loup, et qui commençaient à être déjà hors de mode sous le règne de Charles septième, et ne le tiendriez-vous pas coupable d'une ruse charlatane si, comme on dit, pour attirer l'eau au moulin il s'allait embarrasser dans les louanges de personnes qu'il n'a pas l'honneur de connaître assez particulièrement pour savoir l'histoire de leur ville ni celle de leurs maisons. Vois-tu, mon ami, il faut être un peu plus du dernier siècle que cela ; mais si par la cajolerie tu ne mets point la modestie de nos spectateurs en état de rougir, sache qu'il ne faut non plus que tu la perdes en leur parlant de notre troupe. Puisqu'ils doivent être nos juges, il ne faut point les préoccuper, et te doit suffire de les avertir que nous espérons faire pour leur contentement tout ce que les autres promettent.

## Le PROLOGUE

Quoi que tout ce qui vient d'un ennemi doive être suspect, si ne laissé-je pas de recevoir tes avertissements de bon cœur, parce que j'y vois quelque ombre de raison et de vérité ; et pour n'en demeurer pas ingrat, je te prie de considérer un peu combien est peu important le personnage que tu joues sous le nom de l'Argument. Tu sais qu'il n'est rien qui plaise tant en toute la nature que la nouveauté, et toi seul empêches qu'on n'en puisse trouver aux poèmes, ayant déjà averti le spectateur de tout ce qu'il y doit voir. Le principal secret de pareils ouvrages consiste à intriquer les accidents de sorte que l'esprit du spectateur demeurant suspendu entre la joie et la douleur, entre l'espérance et la crainte, ne puisse deviner où doit aboutir l'histoire, et se trouve agréablement surpris par cet invisible nœud qui débrouille toute une pièce ; que si tu me dis que tu sers à faciliter l'intelligence du poème, j'ai à te répondre que les premiers broyeurs d'ocre qui furent au monde imitaient si mal toutes choses qu'ils étaient forcés d'écrire sous leurs tableaux : ceci est un homme, et cela est un cheval ; mais comme les arts se perfectionnent par la suite des siècles, les peintres se sont tirés bien loin de cette ignorance grossière, et maintenant leur travail ne donne pas si tôt dans la vue que l'imagination conçoit ce que la leur a voulu représenter. Je veux dire par là que tout poème qui ne se rend intelligible de soi-même et qui a besoin de ton secours pour l'être manque sans doute de jugement en sa conduite. Et comme tous ceux que notre troupe représente viennent de plumes qui volent haut sans prendre l'essor, je conclus que le babil inutile de l'Argument doit être condamné au silence.

## L'ARGUMENT

Puisque tu sembles avoir acquiescé à ma sentence, je n'appellerai point de la tienne. Et puisque tu te confesses inutile, je me reconnais superflu, et si tu m'en crois nous ne ferons ni Argument ni Prologue.

## Le PROLOGUE

Ta proposition est trop juste pour ne la recevoir pas. Retirons-nous puisqu'il t'agrée ; aussi bien j'entends l'impatience de nos compagnons qui demandent que la prose cède la place à la rime.

## L'ARGUMENT

Bonsoir, monsieur le Prologue.

## Le PROLOGUE

Adieu, monsieur l'Argument.

## ACTE PREMIER

### *SCÈNE PREMIÈRE*

*(Le théâtre change de face et paraît bocager.)*

PIRANDRE

Je ne puis endurer, ingrate Mélisée,  
Que ma fidélité soit ainsi méprisée ;  
Je ne puis plus souffrir que l'un de mes rivaux  
Recueille sans travail le fruit de mes travaux,  
Ou si de mes soupirs tu ne dois tenir compte,  
Devant être vaincu je le serai sans honte :  
Feignant d'aimer ailleurs, au lieu de t'en moquer,  
L'Amour, par le dépit, te pourrait bien piquer.  
Isomène abusée accepte mon service ;  
Un dieu qui fait mon crime en excuse le vice ;  
Je dis que son bel œil s'est rendu mon vainqueur,  
Mais la bouche reçoit un démentir du cœur ;  
Et lorsque mon discours trompe son innocence,  
Je crains que ce rocher n'aide à sa connaissance,  
Car il sait mon dessein, et cruel comme toi  
Son Écho l'autre jour ainsi parlait à moi.

### *STANCES*

*Nymphe (lui dis-je) solitaire,  
Qui sais quel objet m'a charmé,  
De mépris le voyant armé,  
Dis-moi ce que tu ne peux taire :  
Si je ne l'aurai point sous les lois de Junon ?  
Aussitôt elle me dit : NON.*

*Ô rude et cruelle sentence  
À quoi je ne puis consentir,  
Car mon éternelle constance  
La peut toucher de repentir ;  
Et lors que sera-t-elle au tourment que j'endure ?  
Je l'entendis répondre : DURE.*

*Si je vais près de la farouche  
Arroser et sécher les fleurs  
De l'eau qui coule de mes pleurs,  
Des soupirs que j'ai dans la bouche,  
Son œil, de ma douleur, sera-t-il réjoui ?  
Elle me répartit : OUI.*

*Écho, je te crois véritable ;  
Mon mal se veut perpétuer,  
Et je ne vois de profitable  
Que le dessein de me tuer,  
Vu que mon espérance enfin est abattue.  
À l'instant elle cria : TUE.*

*Mais il n'est rien en la nature  
Qui ne soit sujet à changer ;  
Tel se trouve hors de danger  
Qui se croit dans la sépulture.  
Dis-moi, dois-je mourir ou fléchir ses humeurs ?  
Elle eut hâte de dire : MEURS.*

*Puisque ma perte est ordonnée  
Et que tu me le fais savoir,  
Lutter contre la destinée  
N'est pas un acte en mon pouvoir.  
Ça, donnons d'un couteau, si tout nous abandonne !*

*Cette inhumaine ajouta : DONNE.*

Ainsi tout m'est contraire, et pour me secourir,  
Il semble que le Ciel m'ordonne de mourir ;  
Mais essayons premier d'acquérir par la ruse  
Un bien que la fortune au mérite refuse,  
Et puisqu'en la servant nous souffrons le trépas,  
Tâchons de l'obtenir en ne la servant pas.

### *SCÈNE SECONDE*

MÉLISÉE

Ô Pirandre, Pirandre, objet de ma pensée,  
Si tu savais combien ma pauvre âme est blessée,  
Au lieu de m'accuser de manquer d'amitié,  
Tu joindrais à l'amour peut-être la pitié.  
Mais je vois bien ta ruse, et non pas toi ma feinte ;  
Et bien que nos esprits soient en même contrainte,  
Et qu'un même démon s'empare de nos sens,  
Je cache mieux que toi le feu que je ressens.  
Tu feins grossièrement d'aimer une bergère ;  
Tu feins d'être infidèle en me croyant légère ;  
Mais avec si peu d'art, en toute heure, en tous lieux,  
Je te mène en esclave attaché par les yeux.  
Courage, mon berger, la fortune t'appelle ;  
Et puisque ton amour a souffert la coupelle,  
Que tu t'es vu quitter sans me pouvoir haïr,  
Et que ta foi subsiste en te voyant trahir,  
Je me veux laisser vaincre à tant de bons offices.  
Désormais je renonce à tous mes artifices,  
Et quelque jugement que tu fasses de moi,  
Tu connaîtras bientôt que je n'aime que toi.

## SCÈNE TROISIÈME

FLORINTOR, ISOMÈNE

FLORINTOR

Quand vous lasserez-vous de me faire une injure ?  
Quand vous lasserez-vous de me rendre parjure ?  
En gênant mon esprit, n'avez-vous point de peur  
Qu'à force de le feindre il ne vienne trompeur ?  
Vous me hasardez trop, il faut que je le die,  
Car vous m'accoutumez dedans la perfidie.  
J'abuse une innocente, et voyant son erreur  
Après de ma finesse, elle me fait horreur.  
Voulant vous obéir, j'ai peine à m'y résoudre,  
Et pour vous, et pour moi, j'appréhende le foudre ;  
Et je ne puis souffrir qu'un rival près de vous,  
Bien que ce soit par feinte, en ait un œil si doux.  
En un mot, cette vie est pour moi trop amère.

ISOMÈNE

Je vous l'ai cent fois dit, il faut tromper ma mère,  
Et nécessairement se résoudre à ce point :  
Elle estime Pirandre et ne vous aime point.  
J'ai vu (pour la changer) le bout de ma science ;  
Notre unique remède est en la patience ;  
Après un mauvais temps il en vient un plus beau.  
Elle touche déjà le bord de son tombeau ;  
Nos peines et ses jours ont mêmes destinées,  
Ne pouvant augmenter que de fort peu d'années,  
Et lors soyez certain que vous m'aurez un jour.

FLORINTOR

Ainsi donc par la mort vous payez mon amour.

Eh, considérez bien quelle est mon aventure,  
Que ce monstre hideux qui détruit la nature,  
Cet hôte des tombeaux, ce spectre d'ossements,  
La mort donne la vie à mes contentements.  
Me doit-on envier, ou si l'on doit me plaindre,  
Me voyant désirer un objet tant à craindre ?

ISOMÈNE

Gardez que vos désirs ne soient trop criminels.

FLORINTOR

J'en suis déjà puni par des feux éternels.

ISOMÈNE

Je m'en vais vous quitter pour vous tirer de peine.

FLORINTOR

Ha, demeurez, moqueuse et cruelle Isomène.  
Que vous connaissez mal l'effet de vos appas :  
Je meurs en les voyant et ne les voyant pas.

ISOMÈNE

C'est à mon grand regret que je vous suis fatale.

FLORINTOR

Votre œil, pour Florintor, est le dard de Céphale  
Qui ne manque jamais de lui toucher le sein.

ISOMÈNE

Mais il fait plus encore, il frappe sans dessein.

FLORINTOR

Vous croyez qu'à me vaincre on a si peu de gloire,  
Qu'il faut que le hasard vous donne ma victoire.



Mais comme la froideur approche du mépris,  
Je sais bien que par là je ne fus jamais pris,  
Et lorsque de mon cœur vous fûtes adorée,  
Confessez que votre œil fut à la picorée.  
Je le vis, ce bel œil, se cacher à demi  
Pour surprendre ce cœur qu'il jugeait ennemi ;  
Et bien qu'à force ouverte il peut dompter la terre,  
Il fut comme un soldat, à la petite guerre,  
Et lors, suivant le cours de mon heureux destin,  
Cet œil jugea mon cœur digne de son butin.

ISOMÈNE

Il est vrai, j'eus dessein dessus votre constance.  
Mais, bons dieux, que ce cœur fit peu de résistance !  
Je le pris sans travail, lui-même s'enchaîna,  
Mais pensant l'emmener, le rusé m'emmena ;  
Je le fis mon captif, et je fus sa captive.  
Silence, Florintor ! Votre rival arrive.  
Je vous quitte pour lui, n'en soyez pas jaloux :  
Ce que je lui dirai ne s'adresse qu'à vous.

FLORINTOR

Dieux ! que cet artifice est fâcheux à mon âme !  
Isomène, trompeuse, allez, je vous en blâme.

## *SCÈNE QUATRIÈME*

ISOMÈNE, PIRANDRE, FLORINTOR

ISOMÈNE

Votre abord ne me fut jamais moins déplaisant,  
Car vous me déchargez d'un fardeau bien pesant.

PIRANDRE

Vous dites franchement tout ce qui vous en semble,  
Mais je ne laisse pas de vous trouver ensemble.  
Si vous ne me quittez Isomène, Berger,  
J'irai voir Mélisée afin de me venger.

FLORINTOR

Approchez, approchez, reprenez votre place.  
Nous sommes l'un et l'autre et de flamme et de glace,  
Elle, glace pour moi, feu pour votre sujet,  
Moi, glace pour ses yeux, feu pour un autre objet.

ISOMÈNE

Sans être pour aucun de si facile prise,  
L'un des deux me menace et l'autre me méprise.  
Soyez flamme ou glaçon, partez ou demeurez,  
Je me moque de vous, et vous en assurez.

PIRANDRE

Voilà s'ouvrir l'esprit et le montrer sans voile.

FLORINTOR

Qu'elle en prenne un par mon conseil.  
Cachez-vous, Étoile,  
Voici le Soleil.

## *SCÈNE CINQUIÈME*

ISOMÈNE, MÉLISÉE, PIRANDRE, FLORINTOR

ISOMÈNE

Deux contre une, c'est trop.

MÉLISÉE

Vous êtes garantie.

À moi, Berger, à moi, je suis de la partie.

FLORINTOR

Je mets les armes bas, Amour est mon vainqueur.

Quoi ? voulez-vous combattre un qui n'a point de cœur ?

MÉLISÉE

Vous n'avez point de cœur ! ha, ce discours m'offense.

Que direz-vous qui serve et passe pour défense ?

Vous n'avez point de cœur ! Hélas, depuis combien ?

Répondez-moi, Berger, qu'avez-vous fait du mien ?

FLORINTOR

Après l'avoir acquis avecque tant de peine,

Je ne le montre point, de peur qu'on ne le prenne.

PIRANDRE

Vous le pouvez montrer librement en ces lieux,

Un plus rare trésor m'occupe assez les yeux.

MÉLISÉE

De votre jugement ne vient pas mon estime.

ISOMÈNE

Mille de son avis le croiront légitime ;

Joint que plus rare ou non, il n'est pas important,

L'homme content est riche, et Pirandre est content.

FLORINTOR

Son âme par orgueil n'est point trop aveuglée,

Et son ambition me semble assez réglée.

PIRANDRE

On blâme bien souvent ce qu'on ne connaît pas,  
Mais je vous aime aveugle auprès de ces appas.

MÉLISÉE

Il montre par son choix qu'il a fort bonne vue.

ISOMÈNE

De mérite pour lui vous êtes trop pourvue.  
Vos beautés sans excès le peuvent acquérir,  
Et son cœur est un lieu facile à conquérir.

FLORINTOR

Mon cœur est assez fort pour mépriser vos charmes.

ISOMÈNE

C'est bien plus noblement que j'occupe mes armes.  
Les traits de mes regards sont bien plus haut montés ;  
Votre cœur ferait honte à ceux que j'ai domptés.

MÉLISÉE

Glorieuse prison, honorables entraves,  
On voit autour de vous des monarques esclaves,  
Mais monarques pourtant, à ce qu'on peut juger,  
Qui se sont déguisés sous l'habit d'un berger.

ISOMÈNE

Berger dont la vertu vous fait bien reconnaître  
Que, s'il n'est pas né prince, il est digne de l'être.

PIRANDRE

Leurs discours importuns me donnent de l'ennui.  
Soyez moins femme qu'elle, et plus homme que lui.

La victoire est à nous sans que personne en meure.

FLORINTOR

Oui, nous sommes vaincus, mais le champ nous demeure.

ISOMÈNE

Contre la folle erreur qui vous va possédant,  
Il faut combattre en Parthe et vous vaincre en cédant.

MÉLISÉE

Stratagème subtil, excellente conduite,  
Vous la nommez retraite et nous l'appelons fuite.

PIRANDRE

Vous vous trompez, Bergère, et vous la nommez bien.  
On doit fuir le mal comme suivre le bien ;  
Et suivant son esprit son esprit pour m'éloigner du vôtre,  
Je crois assurément que je fais l'un et l'autre ;  
Et qui de vos beautés fera comparaison,  
S'il n'en manque beaucoup, dira que j'ai raison.  
Mais, parfaite Isomène, allons sous quelque ombrage ;  
Le soleil (ainsi qu'eux) tâche à vous faire outrage ;  
Conservons ce beau teint, mais elle y peut rester,  
Car n'ayant rien de beau, que lui peut-il ôter ?

FLORINTOR

J'estime ce conseil. Cherchez un lieu fort sombre ;  
De couvrir ces défauts, il n'appartient qu'à l'ombre ;  
C'est là qu'on ne voit point qu'elle manque d'appas,  
Si bien que pour l'aimer il faut ne la voir pas.

PIRANDRE

Et pour ne l'aimer pas il faut voir Mélisée.

FLORINTOR

Vuider notre dispute est chose fort aisée ;  
Nous tomberons d'accord, notre goût est pareil :  
Pour haïr Isomène, il faut voir mon Soleil.

PIRANDRE

Vous prenez mal le sens de ce que je veux dire.

MÉLISÉE

En croyant me fâcher, il me force de rire.  
Il confesse son crime et son aveuglement,  
Et puis il est honteux d'avoir du jugement.  
Mais persistez, Berger, en cette repentance.

PIRANDRE

Ma seule fin sera celle de ma constance.

MÉLISÉE

La mienne doit durer plus longtemps que mes jours.

ISOMÈNE

Je n'aime qu'un Pasteur que j'aimerai toujours.

FLORINTOR

Ha, que vous ferez bien, ne soyez pas légère.  
Je quitterais le Ciel plutôt que ma Bergère.

PIRANDRE

Quand son esprit pour moi n'aurait que cruautés,  
Je fais vœu solennel d'adorer ses beautés.

MÉLISÉE

Graver dessus mon cœur n'est pas écrire en sable.

Mon amour tout divin n'a rien de périssable.

ISOMÈNE

Autre que mon Berger ne peut qu'en s'abusant  
Croire que son dessein ne me soit déplaisant.

FLORINTOR

Le soleil élevé donne à plomb sur la roche,  
Témoignage certain que le midi s'approche.  
Il se faut retirer, l'heure nous y semond.

MÉLISÉE

Allons voir mon troupeau qui broute au pied du mont.

PIRANDRE

Soyez aussi contents que je suis à mon aise.

ISOMÈNE

Après de ce qu'on aime, il n'est rien qui ne plaise.

---

ACTE SECOND

*SCÈNE PREMIÈRE*

TARAMINTE, LUSIMANT

TARAMINTE

Vous connaissez mon fils, vous savez quel il est.  
S'il touche votre esprit, votre nièce me plaît,  
Et comme Florintor adore Mélisée,  
On voit que son amour n'en est pas méprisée.

Si vous le désirez ainsi que je le veux,  
Nos volontés iront où s'adressent leurs vœux,  
Et puisqu'un même dieu leurs courages assemble  
Nous les laisserons vivre et demeurer ensemble.  
Pour lui seul je nourris ce nombre de troupeaux  
Dont l'on voit chaque jour blanchir tous ces coupeaux.  
Je n'en suis que pasteur, Nature les lui donne.  
Vous savez bien l'estime en quoi vit sa personne ;  
Aucun de nos bergers ne le peut devancer  
À sauter, à lutter, à courir, à danser,  
Et lorsque solitaire à l'écart il s'amuse,  
Donnant à ces rochers l'air d'une cornemuse,  
On voit que maint agneau dessus l'herbe paissant  
La foule sans manger et s'en va bondissant,  
Et charmé par les tons que sa dextre fredonne,  
L'animal sans raison aime ce qui résonne.  
Enfin ses qualités de l'esprit et du corps  
Semblent vous obliger d'accomplir leurs accords.  
Vous êtes seul parent de cette belle fille,  
Et vous n'ignorez point quelle est notre famille.  
Acceptez ce neveu, ne le refusez pas,  
Car certes ce refus causerait son trépas.

#### LUSIMANT

Je serais ennemi de ma propre parente  
Si l'offre qu'on lui fait m'était indifférente.  
Je l'accepte pour elle, et tiens à grand bonheur  
Ce qui la va combler de plaisir et d'honneur.  
Dites à votre fils qu'il aura sa maîtresse ;  
Le désir qui le point est celui qui me presse ;  
Dans ses contentements je trouverai les miens  
Et mourrai sans regret en lui laissant mes biens.  
Et quand votre maison me serait inconnue,



J'adorerais en lui la vertu toute nue.  
Adieu, cher Taraminte, allez l'en assurer,  
Car il n'a rien à craindre et peut tout espérer.

TARAMINTE

Ô dieux ! cher Lusimant, après cette parole  
Dont je le vais ravir, je n'y cours pas, j'y vole.

LUSIMANT

Et moi, je m'en vais dire à ma nièce à l'instant,  
Que Florintor qu'elle aime est un berger constant.  
La musique d'amour, en douceur infinie,  
Lorsqu'on est bien d'accord est pleine d'harmonie.

## *SCÈNE SECONDE*

ALLIANTE, ALPHANGE

ALLIANTE

Oui, Pirandre l'aura. De bon cœur j'y consens,  
Et ne puis exprimer le plaisir que je sens.  
En m'offrant votre fils vous me tirez de peine ;  
Je ne l'aime pas moins que peut faire Isomène,  
Et si la bienséance eût pu me le souffrir,  
J'aurais été moi-même en parler et l'offrir.  
Je voudrais qu'elle fût et plus riche et plus rare,  
Mais Pirandre amoureux ne saurait être avare,  
Et puisque par amour son esprit est dompté,  
Il prendra pour l'effet ma bonne volonté.

ALPHANGE

Quand vous lui donneriez ces pierres adorées  
Qui, filles du soleil, n'en sont pas éclairées,

Et quand cette eau qui fait les perles estimer  
Aimerait mieux son sein que celui de la mer,  
Quand toute la nature aurait choisi dans elle  
Tant de diversités qui la font être belle,  
Et quand les éléments ne voudraient aujourd'hui  
Travailler aux métaux que pour l'amour de lui,  
Il foulerait aux pieds ce que le monde honore,  
Et la possédant seule il gagnerait encore.

ALLIANTE

Veuve comme je suis, j'ai besoin de support.

ALPHANGE

Vous en aurez de nous jusques à notre mort.

ALLIANTE

Je l'attends de Pirandre et l'espère d'Alphange.

ALPHANGE

Ne craignez pas qu'un jour notre volonté change.  
Alliante et sa fille auront toujours de nous  
Un serviteur fidèle et le traitement doux.  
Mais j'aperçois mon fils et la belle Isomène.  
Je m'en vais satisfaire au dessein qui les mène.  
La victoire est à toi, Pirandre bienheureux :  
Alliante reçoit ton service amoureux  
Et consent que sa fille en soit la récompense.

ALLIANTE

Vous n'en pleurerez pas, ou du moins je le pense.  
Contentant ce berger en son affection,  
Je crois avoir suivi votre inclination.

## *SCÈNE TROISIÈME*

PIRANDRE, ISOMÈNE, ALPHANGE, ALLIANTE

PIRANDRE

Je viens de la trouver au bout de la prairie.

ISOMÈNE

Et je m'en retournais à notre bergerie.

ALPHANGE

Dieux ! que pour un amant tu parais peu hardi.

PIRANDRE

Je connais au soleil qu'il est plus de midi,  
Et n'ai vu mon troupeau de toute la journée.

ALLIANTE

Isomène, qu'as-tu, pour faire l'étonnée ?  
Ce Berger, à ton gré, manquerait-il d'appas ?

ISOMÈNE

Quel, ma mère? Clindor? Je ne le connais pas.

ALPHANGE

Suivrez-vous mon conseil ? Laissons-les, Alliante.  
Amour est un enfant capable d'épouvante.  
Notre âge lui fait peur ; laissons-les seulement.

ALLIANTE

Allons rire chez moi de leur étonnement.

PIRANDRE

Ô dieux ! que dois-je dire, Isomène, une affaire  
Me revient en l'esprit, je ne m'en puis distraire.  
Vous me permettez bien que j'y passe le jour.

ISOMÈNE

Que puisses-tu trouver la mort à ton retour.  
Hélas, de quel malheur me vois-je poursuivie ?  
La ruse dont j'usais me va coûter la vie.  
Mon esprit en creusant un piège sous mes pas  
Pour trop faire le fin trouve qu'il ne l'est pas.  
En tâchant de tenir ma passion couverte,  
Je recueille mon bien et j'avance ma perte.  
Je prive Florintor du fruit de ses travaux  
Et lui fais plus de mal que n'ont fait ses rivaux.  
Que de mon feint amour je me vois bien punie !  
Eh quoi, céderons-nous à cette tyrannie ?  
À t'entendre parler d'un pouvoir absolu,  
Il semble, lâche esprit, qu'on t'y voit résolu !  
Peux-tu bien endurer cette douleur amère ?  
Eh quoi, tu fais un dieu plus faible que ta mère ?  
Eh quoi, tant de serments par le Ciel entendus,  
Eh quoi, le souvenir des services rendus,  
Eh quoi, tant de plaisirs, tant de douleurs passées,  
Ne seront désormais qu'images effacées ?  
Eh quoi, tu t'y résous et tu peux consentir  
D'acheter chèrement un triste repentir ?  
Donc après l'avoir feint tu veux être infidèle,  
Et courir à clos yeux où le malheur t'appelle ?  
Crois-tu que Florintor puisse voir sans mourir  
Que la faible amitié n'a pu le secourir ?  
Et d'inconstante alors tu seras homicide ?  
Non, non, mon pauvre esprit, ne sois pas si timide.

Si le sort nous défend de vivre avec bonheur,  
Il nous permet du moins de mourir en honneur.  
Je puis, malgré l'effort de sa rage ennemie,  
Lui remettre mon âme exempte d'infamie.  
Dans quelque extrémité qu'il me puisse ranger,  
Il changera plutôt que me faire changer.  
Que sans avoir pitié de ma triste aventure,  
Que le Ciel ennemi se joigne à la nature,  
Que trois des éléments conspirent contre moi,  
Il n'est point de rocher si ferme que ma foi.  
Que les hommes, les dieux, l'onde, l'air et la terre,  
Au feu de mon amour dénoncent tous la guerre,  
Ce dernier élément, en aspirant aux Cieux,  
Élèvera mon cœur comme un victorieux.  
C'est là que les destins auront la connaissance  
Des marques de ma force et de leur impuissance.  
C'est là qu'en confessant qu'ils n'ont rien vu de tel  
J'aurai (comme l'Amour) un renom immortel.  
Une seule couronne est le bien où j'aspire.  
Destins, donnez-la-moi, de gloire ou de martyr,  
N'importe l'un ou l'autre ; aussi bien, malgré vous  
J'aime plus Florintor que je ne crains vos coups.  
Ha, bons dieux, le voici ! quel transport il me donne !

## *SCÈNE QUATRIÈME*

FLORINTOR, ISOMÈNE

FLORINTOR

Dieux, destins, et parents, enfin tout m'abandonne !  
L'Amour et la pitié, les pleurs et le discours,  
Sont inutilement venus à mon secours.  
Tout cède à la rigueur d'un père inexorable

Qui me croit rendre heureux et me fait misérable.  
Mais il est innocent ; votre crime et le mien  
Sont les seuls ennemis de notre commun bien.  
Votre ruse nous perd, car son âme abusée  
Me commande aujourd'hui d'épouser Mélisée,  
Et comme assurément je n'obéirai pas,  
Il faut que j'en échappe en courant au trépas.

ISOMÈNE

Hélas, c'est par lui seul que je me peux défendre  
De l'arrêt qui me donne...

FLORINTOR

Achevez.

ISOMÈNE

...à Pirandre.

FLORINTOR

Ô destins ennemis qui me persécutez,  
Voici le dernier coup de tant de cruautés.  
Désormais je dépîte et les dieux et les hommes.  
Rien ne peut augmenter le désastre où nous sommes,  
Et dans l'excès des maux où l'on m'a condamné,  
Sans descendre aux enfers, je suis déjà damné.  
Ha, subtile à vous perdre, ô trompeuse Isomène,  
Vous avez fait la faute et j'en porte la peine.  
J'ai trop bien obéi. Votre commandement  
Me prive pour jamais de tout contentement.

ISOMÈNE

La fin de vos plaisirs est celle de ma joie.  
Mais, mon cher Florintor, j'ai peur qu'on ne nous voie.

Il nous faut séparer.

FLORINTOR

Ô rigoureux destin.

ISOMÈNE

J'espère vous revoir demain dès le matin.  
Rendez-vous où Lignon arrose la prairie,  
Ce flatteur de vos maux et de ma rêverie.  
C'est là que nous verrons s'il nous sera permis  
D'éviter les efforts de tous nos ennemis.  
Adieu. N'y manquez pas.

FLORINTOR

Doux objet de ma flamme,  
Je n'y saurais manquer, vous y portez mon âme.

### *SCÈNE CINQUIÈME*

MÉLISÉE

*(Elle parle après avoir écouté.)*

Tu me punis, Amour, parce que j'ai péché.  
Ton feu paraît trop beau pour le tenir caché.  
Ma passion voyant la sienne mutuelle,  
Sans raison, en l'aimant, je me feignais cruelle.  
Mon oncle s'est déçu par ce mépris menteur.  
Mais n'importe, l'esprit n'a jamais de tuteur ;  
Son crédit contre un dieu manquera de puissance,  
Un dieu qui m'absoudra de désobéissance,  
Et pourvu que Pirandre aime aussi bien que moi,  
Rien que ce même dieu ne nous fera la loi.  
Arrière, la froideur, loin, bien loin, l'artifice.  
Il faut que la raison fasse enfin son office.

Pirandre m'a servie, il est temps de penser  
À l'unique moyen de le récompenser.  
Confessons librement nos flammes insensées,  
Faisons lire mon oncle au fond de nos pensées,  
Montrons-lui clairement qu'il ne voit qu'à demi,  
Et chassons le respect qui nous est ennemi.  
Jamais à Florintor je ne veux être unie.  
Amour est un tyran qui fuit la tyrannie,  
Et quoi qu'oppose ici mon oncle Lusimant,  
Ce n'est pas de sa main que je veux un amant.  
Quand le choix que j'ai fait me donnerait sa haine,  
Mon inclination règnera souveraine.  
Mais d'où peut bien venir que Florintor ici  
Entretient Isomène et paraît tout transi ?  
Nulle que moi n'a mis son âme prisonnière.  
Ils ont pris rendez-vous auprès de la rivière.  
Ce procédé m'étonne, et cette nouveauté  
Me chatouille l'esprit de curiosité.  
Demain dès le matin je m'y veux aller rendre.  
Peut-être leur discours servira pour Pirandre.  
Amour, roi des amants, par ton pouvoir divin  
Rends ce présage heureux, et mon cœur bon devin.

## SCÈNE SIXIÈME

PIRANDRE

### STANCES

*Enfin cette ruse inutile  
Plus dommageable que subtile  
Dont je couvrais mes passions  
Ne sert qu'à me tromper aussi bien que mon père,*



*Et le mal dont je désespère  
Ne vient que de mes fictions.*

*Je pensais fléchir ma maîtresse  
En cachant l'ennui qui m'opprime,  
Mais, dieux ! que j'eus peu de raison.  
Je m'oblige à me perdre au lieu de l'en distraire,  
Et par un effet tout contraire  
Ce remède m'est un poison.*

*Mais n'adorant que Mélisée,  
Désabusons une abusée  
Dont l'espoir n'est qu'une vapeur.  
Pour grand que soit le mal que son âme en ressent,  
Disons-lui qu'elle est innocente  
Aussi bien que je suis trompeur.*

*Demain aussitôt que l'aurore  
En quittant les rives du More  
Ouvrira les portes du jour,  
J'irai près de Lignon retrouver Isomène  
Et tâcher d'avoir par sa haine  
Un bien que montre son amour.*

*Tous les objets deviennent sombres,  
Et j'aperçois parmi les ombres  
La fin d'un jour qui m'est fatal.  
Mais la lune succède à sa clarté défunte.  
Suivons cet astre libéral  
Qui nous donne ce qu'il emprunte.*

---

## ACTE TROISIÈME

### *SCÈNE PREMIÈRE*

TARAMINTE, ALPHANGE, ALLIANTE, LUSIMANT

TARAMINTE

Aussitôt que le jour a vu notre horizon,  
Florintor s'éveillant a quitté la maison.  
Je ne le cèle point, cela me met en peine.

ALPHANGE

Le même a fait Pirandre.

ALLIANTE

Et le même Isomène.

LUSIMANT

Et ma nièce prenant un chemin écarté  
Semblait avoir dessein d'éviter la clarté.

ALPHANGE

Je ne puis concevoir pareille procédure.

LUSIMANT

Ni moi vous exprimer ce que mon cœur endure.

TARAMINTE

En obligeant mon fils, on l'a désobligé.  
Je m'étonne de voir comme il est affligé.

ALLIANTE

Ma fille, en apprenant son prochain hyménée,

À l'instant se fit voir triste, morne, étonnée.  
Son œil parut humide, et changeant de couleur,  
On ne vit en son teint que marques de douleur.  
Son âme en se faisant beaucoup de violence  
Condamna tout le soir sa parole au silence,  
Mais par de longs soupirs l'un sur l'autre lâchés,  
Elle me découvrait ses déplaisirs cachés.  
Et malgré le respect qui la tenait contrainte,  
Je lus dans son esprit une excessive crainte.  
Mais quel est le sujet qui la lui peut donner,  
C'est là ce que le mien ne saurait deviner.  
En vain, pour cet effet je me rompais la tête  
Quand je vous ai trouvés, tous trois en même quête.  
Et je sens maintenant redoubler mon souci  
Puisque nous découvrons qu'ils ne sont pas ici.  
Car ce pré que Lignon arrose de son onde,  
Ce pré le plus aimable et le plus beau du monde,  
Est le seul rendez-vous où des captifs d'Amour  
Avaient accoutumé de venir chaque jour.

#### ALPHANGE

Ils pourront arriver, cette place est secrète,  
Voyez que ce rocher nous offre sa retraite.  
Lieu plus propre à cacher, nous ne pourrions choisir.  
Donnons-nous seulement une heure de loisir.  
L'ombre pour ce dessein nous rend un bon office,  
Et nous fera voir clair dedans leur artifice.

#### LUSIMANT

J'approuve ce conseil, car par lui nous saurons  
Un secret bien caché puisque nous l'ignorons.  
Or sans plus de discours mettons-nous dans la roche,  
De peur d'être aperçus si quelqu'un d'eux approche.

## *SCÈNE SECONDE*

MÉLISÉE, LUSIMANT, ALPHANGE, TARAMINTE, ALLIANTE

MÉLISÉE

Le chemin ordinaire eût trahi ma langueur,  
Et l'autre m'assassine en son trop de longueur.  
Florintor, Isomène, et Cupidon encore  
Me verront arriver aussi bien que l'aurore,  
Et le sort ennemi qui ne veut pas mon bien,  
Me cachant leur dessein, découvrira le mien.  
Mais je vois sans les voir que je me suis déçue,  
Et je me veux cacher, craignant d'être aperçue.  
Oiseaux, allez ailleurs réciter vos chansons.  
Amour pour me couvrir me montre ces buissons.

LUSIMANT

Je vais lui témoigner que son humeur me fâche.

ALPHANGE

Le dessein qu'elle a pris avec elle se cache.  
Donnez-vous patience, attendez s'il vous plaît,  
Indubitablement nous saurons ce que c'est.

## *SCÈNE TROISIÈME*

PIRANDRE, ALPHANGE, LUSIMANT, MÉLISÉE, TARAMINTE, ALLIANTE

PIRANDRE

Elle n'est point ici. Malgré ma rêverie,  
J'arrive devant elle au bout de la prairie.  
J'ai loisir de songer avec quelles raisons  
J'adoucirai l'aigreur de tant de trahisons,

Mais plus j'y pense, Amour, moins j'y trouve d'excuse.  
Pour ce fâcheux discours, ma langue me refuse.  
Mais dussé-je mourir à ses yeux ébahis,  
Ils verront aujourd'hui que je les ai trahis,  
Et de peur que quelqu'un ne m'use de surprise  
Et que son entretien n'en rompe l'entreprise,  
Le tronc de ce vieux chêne et ses grands rameaux verts  
Offrent à mes desseins de les tenir couverts.

ALPHANGE

Je veux lui reprocher l'excès de sa folie.

LUSIMANT

Laissez un chemin libre à sa mélancolie.  
Son cœur au déplaisir s'est trop abandonné,  
Et suivez un conseil que vous m'avez donné.

MÉLISÉE

Elle n'est point ici ? Pirandre qui m'adore,  
En cette extrémité feindrait-il bien encore ?  
Elle n'est point ici, non. Sans doute sa foi  
N'adresse ces propos à nulle autre qu'à moi.  
Amour, roi de mon cœur, endure qu'en mon âme  
La curiosité l'emporte sur ta flamme.  
Je veux que mon ardeur se cache pour encor.

TARAMINTE

Nous allons tout savoir, j'aperçois Florintor.

ALLIANTE

Il n'arrive pas seul, je découvre Isomène.

PIRANDRE

Ha, Ciel ! qu'en ce moment mon esprit est en peine !  
Ce berger importun augmente mon souci.  
Mais pourtant apprenons ce qui les mène ici.

LUSIMANT  
Silence !

TARAMINTE  
Pas un mot !

ALLIANTE  
Je veux être une souche.

ALPHANGE  
Et ma langue et mes yeux s'attachent à leur bouche.

PIRANDRE  
Que mon étonnement est extrême aujourd'hui !

MÉLISÉE  
Que je me plais d'entrer dans les secrets d'autrui !

### *SCÈNE QUATRIÈME*

FLORINTOR, ISOMÈNE, PIRANDRE, MÉLISÉE, TARAMINTE, ALPHANGE,  
LUSIMANT, ALLIANTE

FLORINTOR  
La rigueur de mon père et de ma destinée  
M'ordonne de finir avecques la journée.  
*(Montrant son cœur)* La mort délivrera ce pauvre prisonnier.  
Ce jour, de tous les miens, doit être le dernier.  
Et puisque mon bonheur est sans nulle apparence,

J'aurai même sépulcre avec mon espérance.  
Les hommes généreux qu'on ne peut secourir  
Ont toujours un remède en cherchant à mourir.  
La Parque au misérable est toujours opportune.  
La douleur la plus courte est la moins importune,  
Et quel que soit l'effroi que donne le trépas,  
Lorsqu'on n'est point content, il vaut mieux n'être pas.  
Hélas, chère Isomène, en vain la solitude,  
Le silence, la nuit, l'amour, l'inquiétude,  
Fidèles conseillers, ont tâché de trouver  
Un remède assez fort pour me pouvoir sauver.  
Tout est faible à l'égal d'un malheur invincible,  
Et chercher mon salut, c'est chercher l'impossible.  
Mais en dépit du Ciel, qui semble être jaloux,  
Je mourrai satisfait en mourant devant vous.

#### ISOMÈNE

Vous mourrez satisfait, et non pas moi contente,  
Car puisque le destin s'oppose à mon attente,  
Que ses injustes lois me forcent d'obéir,  
Et que si je veux vivre il faudra vous trahir,  
Pour près que soit l'instant où la mort rigoureuse  
Me ravira le jour, je mourrai malheureuse,  
Et songeant que moi-même ai perdu mon amant,  
Je serai sans repos dedans le monument.  
Vous, exempt de péché, soyez-le de l'envie  
Qui vous pousse à chercher la fin de votre vie.  
Vivez, cher Florintor, et gardez votre foi  
Pour une plus heureuse et plus belle que moi.  
Si, comme votre esprit, son corps est adorable,  
La fortune à tous deux vous sera favorable.  
C'est le seul réconfort que ma douleur attend,  
Et je serai moins triste, et vous bien plus content.

FLORINTOR

Ô conseil homicide et qu'on ne saurait suivre,  
Qui me donne la mort en me parlant de vivre !  
Conseil aussi perfide à moi comme à l'Amour,  
Eh quoi ! je vous perdrai sans perdre aussi le jour ?  
Comment ! vous croyez donc qu'au milieu de l'orage  
Ainsi que de bonheur je manque de courage ?  
J'apprends à votre esprit, de ce crime souillé,  
Que je me dois coucher puisqu'on m'a dépouillé.  
Mon unique repos est en la sépulture.  
Ha ! que n'est en ma fin celle de la nature.  
En vain pour me flatter vous faites des désirs.  
C'est ajouter encor à tant de déplaisirs ;  
Car puisque le destin me refuse Isomène,  
L'univers n'a pour moi que des objets de haine.  
Ha, pauvre Mélisée, ô Pirandre banni,  
Vous êtes bien vengés et je suis bien puni.  
Le Ciel, le juste Ciel qui hait la perfidie  
Me condamne au supplice et veut que je le die :  
J'ai mérité mon mal par cette trahison,  
Et si je m'en plaignais ce serait sans raison.  
Enfin donc Isomène épousera Pirandre ?  
La contrainte l'emporte et l'Amour se va rendre ?  
Il met les armes bas, et comme on l'oït parler,  
Il ne résiste plus que pour capituler.  
La volonté m'afflige et la voix me console,  
Misérable en effet bienheureux en parole,  
L'âme dans le désordre et vous dans les accords,  
J'embrasserai votre ombre, et Pirandre le corps.  
Ne l'imaginez pas. La fortune ennemie  
Peut me charger de peine et non pas d'infamie.  
Puisque vous témoignez me vouloir secourir,  
Faites que votre bras m'aide au moins à mourir.



Je percerais mon cœur s'il n'avait votre image.  
Vous qui n'adorez pas votre propre visage,  
Servez-vous de ce fer, aidez à mon dessein,  
Car l'Amour me défend de me l'ôter du sein.  
Le respect, non la crainte, occupe ma pensée.  
Mais pour blesser mon cœur j'ai l'âme trop blessée,  
Et bien que le trépas désormais me soit cher,  
Vous seule avez le droit de le pouvoir toucher.  
Accordez-moi la mort où mon désir aspire.  
Faites un corps d'état, car c'est là votre empire ;  
Empêchez qu'un rival n'en devienne vainqueur,  
Et pour donner le vôtre arrachez-moi le cœur.

#### ISOMÈNE

Ha, cruel Florintor, que votre méfiance  
Irrite mon amour et mon impatience !  
Que vous avez de tort de vous imaginer  
Que ce que j'ai donné se puisse redonner !  
Non, non, malgré les lois du Ciel et de Nature,  
Je vous conserverai ma flamme toute pure,  
Et bien que vos soupçons me dussent arriver,  
Je quitterai le jour avant que vous quitter.  
Guérissez votre esprit de l'erreur qui l'afflige ;  
En m'ouvrant l'estomac votre dextre m'oblige :  
Aux myrtes amoureux enlacez du cyprès,  
Et si vous m'aimez bien vous me suivrez après.

#### PIRANDRE

Quelle merveille, ô dieux ! s'empare de mon âme ?

#### MÉLISÉE

Quel miracle d'Amour de cacher de la flamme ?

TARAMINTE

Admirez, Alliante, un tel déguisement.

ALLIANTE

Je ne puis me ravoïr de mon étonnement.

ALPHANGE

Que l'Amour est subtil et qu'il a de malices !

LUSIMANT

Et qu'il mêle de maux avecques ses délices !

ISOMÈNE

Vous rêvez, mon Berger. Quoi, ne voulez-vous pas  
Conserver Isomène et suivre son trépas ?  
Ce fer sera plus doux qu'une mère insensée.

FLORINTOR

Un moyen plus aisé me vient en la pensée,  
Et sans vous amuser par un plus long discours,  
Voyez comme Lignon nous offre son secours.  
Là, malgré le destin sous qui tout l'univers tremble,  
N'ayant pu vivre unis, nous mourrons joints ensemble.

ISOMÈNE

J'approuve ce conseil, embrasser je le veux,  
Car il fallait de l'eau pour éteindre nos feux.

PIRANDRE

Arrêtez-vous, Berger, retenez cette envie.  
Je ne mets point d'obstacle à l'heur de votre vie.  
On me donne Isomène et je vous en fais don.  
Je confesse mon crime en demandant pardon.

Le dessein que j'avais d'obliger Mélisée  
À quitter son mépris se voyant méprisée  
Me fit feindre un amour malheureux en ce point  
Qu'il vous a pensé perdre en ne me sauvant point.

MÉLISÉE

Va, fidèle Pirandre, aujourd'hui ta constance  
Me donne de la joie et de la repentance.  
Trop amoureux Berger, sache que ma rigueur  
Ne fut jamais d'accord au sentiment du cœur.  
Pour éprouver le tien, je me feignis cruelle,  
Et je brûlais pourtant d'une ardeur mutuelle.  
Mais vous que j'ai trahis vous me devez punir  
Si la pitié ne passe en votre souvenir,  
Car depuis Céladon et la Bergère Astrée  
On n'a point vu d'amants en toute la contrée  
Si près du désespoir, si remplis de fureur,  
Et tout par mon dessein qui causa votre erreur.

FLORINTOR

Fortuné Florintor !

ISOMÈNE

Trop heureuse Isomène !

PIRANDRE

Je rencontre l'amour où je croyais la haine.

MÉLISÉE

Oublions le passé pour contenter nos vœux.

TARAMINTE

Montrons-nous, Lusimant.

LUSIMANT

Montrons-nous.

ALLIANTE

Je le veux.

Ha, Ciel, que la douleur a de puissantes armes !  
La plainte a des attraits et les pleurs ont des charmes.

ALPHANGE

Or pour vivre contents rendons-les satisfaits,  
Et ne séparons point des amants si parfaits.

FLORINTOR

Arbitres de nos jours à qui par la naissance  
Nous sommes obligés de rendre obéissance,  
Agréez nos désirs, ayez pitié de nous.  
Pour obtenir ce bien nous sommes à genoux.

TARAMINTE

Des travaux endurés n'accusez que vous-même.  
On ne doit point celer quel est l'objet qu'on aime.  
Votre erreur fut la nôtre et l'amour outragé  
Vous a puni lui seul et s'est assez vengé.  
Allez, vivez heureux, et faites que la joie  
Trouve pour votre cœur une secrète voie,  
Qu'elle paraisse au front et dessus un autel  
Où ces mots dompteront un vengeur immortel :

*C'est ici le lieu des merveilles,  
Mille aventures non pareilles  
Sur les bords de Lignon se font paraître au jour ;  
Ici l'amour rend ses oracles,  
Mais le plus grand de ses miracles  
Fut l'Amour caché par l'amour.*

MONSIEUR de BLANDIMARE

Il ne vous est pas difficile de remarquer, par la satisfaction que témoignent nos spectateurs, que je ne vous ai pas été du tout inutile, et j'espère que vous vous en apercevrez mieux encore à l'avenir, pourvu que le successeur de Belle-Ombre, c'est-à-dire celui qui recevra l'argent, se résolve de faire un miracle en faisant homme de bien un portier de comédie. Et pour vous, Messieurs, si vous rendez ma prophétie véritable en continuant de nous honorer de vos présences, nous vous promettons absolument de n'employer toutes les forces de notre esprit qu'à tâcher de faire quelque chose digne de l'excellence du vôtre.

FIN